



fut bientôt familière à tous, en trouvant à partir de 1968 toutes sortes d'autres justifications. Ce succès coïncida avec l'éclatement des frontières séparant jusqu'alors les amateurs, des universitaires et des professionnels et si, aujourd'hui, le mouvement connaît un déclin cela ne saurait masquer son importance. Le déclin tient, pense Bernard da Costa, au fait qu'un mouvement d'auteurs a été récupéré par les metteurs en scène et les comédiens ; les raisons ne sont peut-être pas si nettes mais ce n'est pas le lieu de s'y arrêter.

Pour lui, après cette première expérience, il fait jouer - à ses frais - **La Truite de Schubert** sur un bateau mouche. Encore un spectacle qui marche, si bien que, de fil en aiguille, chaque aventure permet à da Costa de franchir une étape, d'attendre la réalisation suivante et, pas à pas, de vivre de sa plume depuis plusieurs années ; exactement depuis 1970, date à laquelle fut créée **Les adieux de la Grande Duchesse** au Théâtre de Poche.

Un processus cette fois très classique et tissé d'une longue patience puisque sur l'envoi d'un manuscrit à Jacques Mauclair une réponse ne se manifesterait que dix huit mois plus tard. Enfin une joie et une expérience vraie de théâtre professionnel comme chaque auteur peut en rêver. Il a cette fois réellement l'impression de démarrer : "C'était le rêve et j'y cours d'ailleurs encore parce que je n'ai pas

renouvelé cela d'une certaine manière. Cela fait cinq ans et je n'ai pas travaillé de nouveau avec des gens qui m'ont autant apporté à tout point de vue, des gens qui aient ce métier, cet humour, cette vie... et ce goût du risque".

La pièce est un bon succès et il écrit toujours à bonne cadence. La petite "usine" de l'auteur fonctionnelle, même si les réalisations ne sont pas toujours à la hauteur des espoirs : écrire, multiplier les manuscrits, les expédier, attendre des réponses, relancer, avoir toujours un projet, une idée en tête et, en plus, être son propre agent, cela occupe son homme. Non que personne ne veuille s'occuper de lui : la période de vrai purgatoire est passée. Il reçoit même une proposition sérieuse de prise en charge. Sans trop savoir pourquoi, sans doute parce que cela ne correspond pas à sa nature, il refuse. Il a envie de rester en prise directe avec la vie quotidienne du théâtre, sans intermédiaire ; de pouvoir accepter ou refuser directement une proposition quand elle se présente même si elle émane de débutants. Dans un sens, c'est une erreur, il le sait ; d'autres possibilités se seraient certainement présentées autrement... tant pis. Cela est révélateur de son caractère.

Dites-lui qu'il a du talent.

Au sein d'une activité intense et soutenue comme la sienne, on conçoit que l'œuvre de Bernard da

Costa ne relève pas du genre longuement mûri et médité. Ce n'est pas un théâtre de réflexion dans l'ordre de la philosophie ou de la psychologie. Ne bénéficiant au départ de nulle formation littéraire, puisque sa scolarité fut d'ordre technique et interrompue de bonne heure, da Costa va suivre sa pente naturelle sans considération de références il n'a pour ainsi dire, jamais été au théâtre avant de commencer à écrire et il verra son premier spectacle lonesco en 1969. Il suit donc sa pente, agressif, provocant, toujours en quête d'une frustration à combler. Sa vie ne lui permet d'être ni poète romantique ni psychologue raffiné. Il écrit un théâtre d'humour. Ses personnages ont peut-être l'âme un peu frêle et l'épiderme mal léché, mais ils se débattent et vivent.

Chez lui le personnage compte plus que le texte, les situations plus que le style. Un bon exemple en est donné par une pièce assez récente au titre révélateur, à la fois provocant et humble, un titre manifeste : **Dites-moi que j'ai du talent**. En gros il s'agit d'un jeune auteur qui cherche à s'imposer et tue l'auteur "arrivé" chez qui il est hébergé. Si l'on cherche dans cette pièce des vues développées et approfondies sur le métier d'écrivain, sur la situation de l'auteur dramatique aujourd'hui et tout ce que l'on peut imaginer de ce genre, on fait fausse route et l'on risque la déception. Mais la colère anime ici un monde de petits monstres qui deviennent vite significatifs. On pourra dire que l'auteur en reste à l'épiderme et se laisse aller à certaines facilités mais la caricature a toujours des vertus libératrices. Dans ce tournoiement nous sommes bien dans le registre du grotesque révélateur et l'on conçoit que la pièce, présentée au Danemark dans une mise en scène solide et avec de bons acteurs ait pu connaître un vrai succès. Par moment on frise le vaudeville, voire un certain théâtre dit de "Boulevard" et l'on se demande si l'auteur n'est pas victime de sa facilité mais bientôt quelques grincements, une colère contenue, une hargne même obligent à prêter une attention véritable à cette histoire abracadabrante et simpliste, à céder au vertige d'un vrai jeu de masques. ►